



Daniel Marcheix

LES INCERTITUDES DE LA PRÉSENCE

Identities narratives et expérience sensible dans
la littérature contemporaine de langue française.
Algérie-France-Québec.

Peter Lang

Les parcours identitaires fictifs que donnent à lire de nombreux récits contemporains se nourrissent de leur ancrage dans la phénoménalité du sensible. Cet ouvrage est consacré à l'étude de cette corrélation, aux modalités de sa mise en discours et à ses effets en termes de signification. Les œuvres analysées sont algériennes, françaises, québécoises et appartiennent donc à la littérature de langue française considérée en extension, sans les insidieuses hiérarchisations dont est trop souvent porteuse la notion de littérature francophone. L'auteur y examine les opérations énonciatives et narratives par lesquelles se déploient les expériences sensibles de personnages qui sont d'abord et avant tout des corps sentants et percevants. Puis il montre comment de ces modes de présence au monde sensible surgissent des formes de vie qui sont précisément les manifestations signifiantes d'identités conçues comme des effets induits par les ressources formelles des textes.

DANIEL MARCHEIX est enseignant-chercheur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Limoges (France). Il est l'auteur de nombreuses publications sur la littérature québécoise et sur l'œuvre d'Anne Hébert en particulier, notamment *Le Mal d'origine*, publié en 2005 (Finaliste du prix de la critique Jean-Éthier Blais). Il a également co-dirigé l'ouvrage collectif *L'Écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, publié en 2007.

LES INCERTITUDES DE LA PRÉSENCE

Daniel Marcheix

LES INCERTITUDES DE LA PRÉSENCE

Identités narratives et expérience sensible dans
la littérature contemporaine de langue française.
Algérie-France-Québec.



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»

«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la «Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

L'auteur et l'éditeur remercient le Conseil Régional du Limousin et le Centre de Recherches sémiotiques (CeReS, E.A. 3648) de la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Limoges pour leur soutien financier.

Image de Couverture: "Montréal". Collage de François Hébert,
à qui l'auteur exprime toute sa gratitude et sa bien sincère amitié.

Réalisation de couverture: Thomas Jaberg, Peter Lang AG

ISBN 978-3-0352-0037-9

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2010
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne
info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Tous droits réservés.

Réimpression ou reproduction interdite par n'importe quel procédé,
notamment par microfilm, xérogaphie, microfiche, microcarte, offset, etc.

Imprimé en Suisse

Le poète est au monde deux fois plutôt qu'une. Une première fois il s'incarne fortement dans le monde, adhérant au monde le plus étroitement possible, par tous les pores de sa peau vivante. Une seconde fois il dit le monde qui est autour de lui et en lui et c'est une seconde vie aussi intense que la première.

Anne Hébert,
Œuvre poétique 1950-1990

De la francophonie, j'aime les approximations, les flous, les équivoques, les entrelacs, les contradictions, le grave et le futile, la difficulté qu'il y a à la définir, les méprises, les réactions désordonnées qu'elle provoque.

Jean-Marie Borzeix,
Les Carnets d'un francophone

Table des matières

Introduction.....	1
Pourquoi la littérature de langue française?.....	4
État des lieux.....	4
Propositions théoriques.....	9
Identités narratives et présence.....	13

Première partie

Présence sensible, régimes de temporalité et identités narratives

Préambule	29
1. Pierre Bergounioux et le présent vivant.....	31
Immanence et ravissement de l'enfance.....	32
Sentir le temps: dégradation et inquiétude.....	36
Du passé rédimé au don du présent	41
2. La porosité du présent chez Anne Hébert.....	47
La présence contestée par la remémoration.....	48
Temporalité cyclique et crise identitaire.....	51
3. <i>La Gare</i> de Sergio Kokis: inchoativité et éthique du vagabondage....	59
L'absence au présent	60
Revisiter l'intentionnalité: vers une éthique du vagabondage	64
4. La temporalité tragique de la «maudissure» dans <i>Le Renard</i> <i>dans le nom</i> de Richard Millet	71
«Le monde mort de Siom»: une forme de vie tragique	72
Reconfiguration temporelle et éthique humaniste	78

Deuxième partie

Présence, spatialité et parcours de vie

Préambule	87
-----------------	----

5. Espace boréal et éloge de la distance dans <i>Un Train de glace</i>	
de Jacques Savoie.....	89
Modalisation du sujet et figurativité spatiale.....	89
Saisie impressive et espace phénoménal.....	91
Vers l'extrême Nord: dégradation et conquête modale.....	92
Empathie boréale et affirmation disjonctive de soi.....	95
6. Les espaces hébertiens de l'enfance.....	99
Maisons et jardins d'enfance.....	99
Des eaux vives contagieuses.....	101
L'espace ouvert du chemin.....	105
7. Pierre Bergounioux et l'expérience paysagère.....	111
Paysage, esthésies et régimes de présence.....	112
Pathologie de l'espace.....	114
8. L'exil: une «pratique spatialisante» ambivalente.....	123
L'exil parisien ou la réappropriation de soi et du monde originel: Pierre Bergounioux et Anne Hébert.....	123
Périphérie et claustration.....	125
De la périphérie vers le centre.....	126
L'exilé en voleur de valeurs.....	128
De la migration à l'universalité de la déchirure: Abla Farhoud.....	131
Dispositifs énonciatifs et dissémination figurative.....	134
Actantialisation, parcours modaux et régimes de présence.....	136
Tenter de s'accueillir soi-même.....	139

Troisième partie

Aliénation et tourments de la présence féminine

Préambule.....	149
9. Aliénation féminine et espaces urbains.....	151
Perception urbaine et sémiotique de l'aliénation chez Maïssa Bey et Anne Hébert.....	151
Intimité, corporéité et présence fissurée.....	152
Aliénation et immersion urbaine: le conflit extéroceptif.....	156
Abjection féminine et souillure urbaine dans <i>La Voyeuse</i> interdite de Nina Bouraoui.....	161

10. Le consentement au deuil dans <i>Splendide solitude</i>	
d'Abla Farhoud	167
Un «je» souffrant et vieillissant.....	167
Le consentement au deuil	170

Quatrième partie

Des positions minorées à l'hospitalité de la langue

Préambule	179
11. Figure de la folie et restauration esthétique du sens dans	
les écritures migrantes: Abla Farhoud et Sergio Kokis	181
Folie et paratopie: l'expérience vécue de l'insensé	182
De la restauration du sens à une poétique de la précarité	186
12. Pierre Bergounioux et la «haute tension» de l'écriture.....	197
Provincialité et inhospitalité du monde sensible	198
La «haute tension» de l'écriture	201
13. Gaétan Soucy et la quête d'une «langue fulminante».....	207
Invention langagière et déréalisation figurative	207
De l'exil d'une parole sauvage à la dérive phatique.....	211
Ébranlement figuratif et magnification poétique.....	214
 Note de l'auteur	 221
 Bibliographie des ouvrages cités	 225

Introduction

Dans l'introduction à son *Bréviaire de littérature à l'usage des vivants*, Pierre Bergounioux justifie son projet anthologique en affirmant que «[l]a littérature ne mériterait pas une heure de peine si elle ne jetait sur notre destinée, qui nous est essentiellement obscure, des clartés qui ne sont que d'elle.» (2004: 12). Ces «clartés», qui «s'apparentent à celles que les sciences introduisent dans les choses, dont elles nous rendent possesseurs et maîtres», permettent à la littérature d'«explicit[er] l'expérience commune» (*idem*), offrant ainsi à l'humanité un précieux moyen de s'emparer, comme dans un très socratique miroir, de son propre être. Il est vrai qu'en tant que forme particulière du discours social, la littérature constitue un lieu privilégié où émergent toutes les formes de questions que l'identité et ses succédanés – la quête identitaire, la crise d'identité ou encore la perte d'identité – peuvent soulever. De sorte que, comme l'avance Paul Ricoeur, «la littérature s'avère consister en un vaste laboratoire pour des expériences de pensée où sont mises à l'épreuve du récit les ressources de variation de l'identité narrative.» (1996: 176). Cela semble tout particulièrement vrai pour les fictions contemporaines qui, cédant à ce que Viart et Vercier appellent «la pression du monde» (2005:14), ont remis au cœur de leurs préoccupations des questions que le formalisme ambiant des années 1960-1980 avait occultées. Ainsi la littérature est-elle redevenue «transitive» en renouant avec sa capacité à «mettre en œuvre¹ les expériences individuelles et les questions collectives» (*idem*). Les interrogations autour du sujet, sur son inscription physique et existentielle dans son espace-temps, sur les rapports qu'il entretient avec l'altérité considérée sous ses formes les plus diverses, sont devenues centrales. Et ce d'autant plus que l'environnement socioculturel et historique auquel la littérature contemporaine se montre attentive est placé sous le signe de l'instabilité, de l'hybridité, du mouvement, mais aussi d'une certaine inquiétude.

Cette transitivité reconquise ne prend cependant toute sa portée que corrélativement aux très singulières caractéristiques épistémiques du

1 Sauf indication contraire les italiques dans chaque citation sont le fait des auteurs cités.

texte littéraire que souligne à juste titre le propos de Bergounioux. Parmi tous les discours cognitifs, la littérature a en effet le privilège de pouvoir *mettre en scène* les aléas de l'existentiel, de construire une image et un sens de l'humain en devenir. C'est dire que le savoir, la connaissance qu'elle dispense reposent sur un rapport de consubstantialité entre les rouages discursifs des textes et la reconfiguration signifiante d'identités dynamiques, mouvantes, labiles, déconstruites et reconstruites dans des parcours narratifs où s'entrelacent le sensible et l'intelligible. Entrelacs d'ailleurs souvent si subtils que ces trajectoires identitaires ne sauraient s'adresser à la seule connaissance rationnelle et spéculative, laquelle est parfois même contrainte de rester en lisière au profit de ce qui constitue plutôt un partage d'expériences. L'emprise du sensible dans cette *épistémè* est d'autant plus importante que la littérature contemporaine n'est pas restée étrangère à la «culture somatique» (Corbin, 2005: 14) dont l'extraordinaire promotion au cours du 20^e siècle a été soulignée et démontrée par quelques grandes études historiques (Corbin *et alii*, 2005-2006). Elle en est même le témoin privilégié et sans doute l'un des acteurs essentiels, en interrogeant et en projetant à sa manière les relations que le sujet contemporain tisse avec son corps.

C'est à la lumière de ces considérations très générales qu'il nous est apparu intéressant de lire quelques œuvres littéraires récentes avec le dessein de rendre compte de la manière dont le discours narratif configure la médiation du sensible et du somatique dans ses élaborations complexes qui, par hypothèse, subordonnent le sentiment d'identité – personnelle, sociale ou culturelle – aux modes d'inscription dans le vécu.

Les œuvres choisies l'ont été selon deux critères. Le premier tient à la richesse de l'*imaginaire paratopique* susceptible de s'y développer:

Toute paratopie, minimalement, dit l'appartenance *et* la non-appartenance, l'impossible inclusion dans une «topie». Qu'elle prenne le visage de celui qui *n'est pas à sa place là où il est*, de celui qui *va de place en place sans vouloir se fixer*, de celui qui *ne trouve pas de place*, la paratopie écarte d'un groupe (paratopie *d'identité*), d'un lieu (paratopie *spatiale*) ou d'un moment (paratopie *temporelle*). (Maingueneau, 2004: 86).

Ce principe de sélection fait que ces œuvres sont parfaitement emblématiques du questionnement identitaire postmoderne, lequel scrute les aléas existentiels de sujets pris dans le vif d'une expérience qui les met à l'épreuve du monde, de l'Autre mais aussi de soi, dans l'inconfort, dysphorique mais parfois euphorique, de ce que l'on appelle volontiers dé-

sormais la *migrance*. Absent du *Trésor de la langue française*, ce terme constitue un doublet néologique de «migration», dont il se démarque par une composition sémique très sensiblement différente, insistant moins sur le phénomène que sur la manière de le concevoir, même si la nouveauté du regard n'est pas sans conséquence sur la réalité de la chose. Le mot «migrance», tel qu'il est justifié et défini par Émile Ollivier (2000: 26), infléchit et enrichit les acceptions de «migration» dont il actualise les enjeux individuels, l'ambivalence pathémique et une valorisation axiologique aussi riche que diverse. Synonymie approximative, comme disent les lexicologues, dont l'écart tient à ce que dans «migrance» l'événementiel cède le pas à l'existential, effaçant la dimension purement démographique au profit d'une ontologie qui établit en principes le mouvement et l'instabilité de l'être jeté dans le vécu d'une expérience paratopique. C'est ce que confirme Pierre Ouellet, selon qui la migrance est «surtout de nature ontologique et symbolique, puisqu'elle caractérise le déplacement même du Sens et de l'Être dans l'expérience intime de l'altérité» (2005: 12). Dans les analyses qui suivent, la migrance désignera l'ensemble des convergences qui font de la paratopie d'identité la résultante d'autres paratopies (spatiale, temporelle ou encore langagière).

Le second critère tient à l'origine de ces œuvres qui appartiennent aux littératures algérienne, française et québécoise. Il s'agit donc de textes écrits en français mais empruntés à des sphères culturelles différentes, si bien qu'une certaine tradition académique, soucieuse de catégories, rangerait une partie d'entre eux sous l'étiquette de *littérature francophone*. Avant d'examiner les enjeux d'une telle dénomination, il convient de souligner que les lectures que nous nous proposons d'effectuer sont nourries de la conviction selon laquelle des approches transversales, multiculturelles, émancipées de l'appartenance nationale, permettent une problématisation plus dense et plus fine de la question identitaire, à la lumière notamment de la sensibilité postcoloniale que la francophonie a largement contribué à mettre au jour. Tout comme la littérature nationale québécoise a pu être heureusement revisitée à la suite de l'apparition des écritures migrantes, l'approche de la littérature française contemporaine gagnerait certainement à entrer en dialogue avec les lectures singulières qu'appellent des textes innervés par des cultures différentes.

Pourquoi la littérature de langue française?

Prétendre aujourd'hui aborder la littérature dite «francophone» place d'emblée au cœur de débats houleux et de suspicions idéologiques. Cela suscite parfois une certaine réserve, voire une réticence certaine, de la part des tenants des études traditionnelles tournées vers les grands «classiques» de la littérature française sur lesquels repose pour une très large part l'enseignement des lettres dans l'institution scolaire et universitaire française. À cette propension polémique, la notion de «littérature francophone» ajoute une incertitude telle que certains écrivains n'hésitent pas, tout récemment, à «sign[er] l'acte de décès de la francophonie», au prétexte que «[p]ersonne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone» (Barbery *et alii*, 2007: 2). Il paraît donc nécessaire, avant d'aller plus avant, de tenter de cerner le domaine de recherche que constituent aujourd'hui les études littéraires francophones, tant du point de vue de la manière dont il s'est constitué, historiquement et épistémologiquement, que du discours critique qui s'établit aujourd'hui en discours de référence. De nombreux ouvrages se sont interrogés sur les différentes significations du terme «francophonie», sur ses limites et ses ambiguïtés (Rey, 2006: 4), et se sont efforcés de présenter les enjeux mais aussi les difficultés de l'analyse des textes issus de la sphère francophone. Notre objet n'est pas d'entrer dans le détail de ces études et encore moins de formuler une nouvelle théorie de la francophonie littéraire, mais, plus simplement, de définir et de justifier le champ d'étude qui sera le nôtre.

État des lieux

Sur le plan terminologique tout d'abord, on s'accorde à dire que le terme de francophonie est apparu sous la plume d'un géographe, Onésime Reclus qui, dans son ouvrage *France, Algérie et colonies*, paru en 1886, «emploie le terme au sens sociolinguistique désignant l'ensemble des populations parlant français, mais aussi au sens politique désignant l'ensemble des pays où l'on parle français.» (Semujanga, 2004: 10). Ce faisant, Reclus met en avant l'universalité de la langue française qui, pour être coextensive au grand mouvement de colonisation d'alors, n'en est pas moins la réplique, au sens sismographique du mot, du mouve-

ment centrifuge initié jadis par l'expansion du francien hors des limites de l'Île de France (Rey, 2006: 4). Il faudra attendre quelques décennies pour que les termes «francophone» et «francophonie»² réapparaissent dans le numéro de novembre 1962³ de la revue *Esprit*. Ils prennent alors la coloration plus nettement géopolitique que leur donne la dialectique centre/périphérie mise en mouvement par la décolonisation et confortée par une approche plus variationniste de la langue française. C'est ce que confirme Alain Rey:

Bien plus tard seulement le mot [francophonie] fut revendiqué par des écrivains employant le français par choix et par nécessité à la fois (Senghor, Césaire), mais, jusqu'à l'invention de la «négritude», l'idée francophone n'est pas reprise par la France, qui admet mal d'être bousculée par les revendications de ceux qui ont subi la langue nationale et qui opèrent sur elle un travail de l'intérieur pour affirmer une expression propre, en Afrique comme dans l'espace caraïbe. (2006: 4).

Ce n'est que dans les années 1980, avec l'essor de la Francophonie politique, initiée par la première Conférence des chefs d'état et de gouvernement des pays ayant en commun l'usage du français (Sommet de la Francophonie) en 1986, que les termes «francophone» et «francophonie» se divulguent dans l'usage public.

Plusieurs distinctions doivent donc être établies. La Francophonie, avec une majuscule, correspond à une réalité politico-institutionnelle «désignant le regroupement des gouvernements des pays ou des instances officielles qui ont en commun l'usage du français dans leurs travaux ou leurs échanges» (Semujanga, 2004: 9). Le terme «francopho-

- 2 Jean Nicolas de Surmont rappelle que le *Trésor de la langue française* ne mentionne pas Reclus dans l'approche étymologique du mot «francophonie», considéré comme un dérivé de «francophone», et en attribue le premier usage à Queneau, dans *Zazie*, en 1959. Il indique par ailleurs que de nombreux ouvrages et dictionnaires des années 1970 accordent la paternité du mot «Francophonie» à des hommes d'État africains (2006: 7-13).
- 3 L'idée de francophonie telle qu'elle réapparaît alors, hors de France, est revendiquée par des pays africains qui ont le français en partage et qui souhaitent se constituer en ensemble; elle se trouve portée par des chefs d'état tels que Léopold Sédar Senghor pour le Sénégal, Habib Bourguiba pour la Tunisie ou encore Norodom Sihanouk pour le Cambodge.

nie»⁴, sans majuscule, désigne «l'ensemble des locuteurs qui utilisent la langue française dans leur vie quotidienne ou dans les relations internationales entre pays» (*idem*). À ces termes génériques s'est ajoutée plus récemment l'expression «francophonie littéraire». Apparue en 1973 dans l'ouvrage de Gérard Tougas, *Les Écrivains d'expression française et la France*, l'expression a été reprise par Michel Beniamino dans son essai paru en 1999 et intitulé *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*:

Cette notion [...] est utilisée de manière heuristique. Il s'agit pour nous de mettre l'accent sur ce qui constitue l'unité et la diversité des littératures *en français*. Ce que nous appelons *francophonie littéraire* constitue donc le facteur externe dans les situations de contacts de langues et de cultures qui nous semble pouvoir être mis en évidence de différents points de vue [...]. (1999: 18)

La recherche de ces dernières années s'est employée à problématiser cette notion de francophonie littéraire en tentant de définir des concepts opératoires qui assureraient la pertinence de la notion elle-même tout en permettant le décryptage. C'est ce que fait notamment Danièle Deltel lorsqu'elle affirme «qu'une «perspective francophone» reste légitime autour d'«axes communs de réflexion» portant sur l'institution littéraire française, la quête identitaire et l'écriture dans la langue de l'Autre» (citée par Beniamino, 1999: 24). Cependant, selon Beniamino, «[l]a question de la critique du texte francophone reste [...] mal résolue» (*ibid.*: 188), si bien qu'il est possible d'évoquer «le visage empirique des études francophones» (*ibid.*: 199). Son propos vise donc à identifier quelques uns des problèmes majeurs rencontrés dans l'approche du texte littéraire francophone, les uns et les autres s'enracinant pour une large part, selon l'auteur, dans les dérives du modèle lansonien. Ce dernier aurait de fait induit l'emprise des canons propres à la littérature française de France et aurait, par la nature même de ses présupposés, implicitement invité à des approches ethnologiques de la littérature d'expression française. Si l'on entre dans le détail de cette réflexion méta-critique, deux problèmes se posent avec une acuité toute particulière.

Le premier tient à la constitution d'un *corpus* francophone et se décompose en strates de natures différentes, qui vont de l'exigence propre

4 Pour éviter l'ambiguïté que crée l'homonymie, Jean-Marc Moura a proposé de distinguer la «francophonie», la communauté linguistique, du «francophonisme», qui désignerait les réalités politico-économiques (1999: 34).

à toute élaboration d'un objet d'étude scientifique jusqu'à des considérations plus spécifiques, telles que la diglossie ou encore la notion de littérature nationale. La problématique francophone peut paraître en effet «trop globale et indifférenciée» (Dugas, 1992: 16) ou alors livrée à une spécialisation de type géographique, comme si la recherche ne pouvait que se scinder en études québécoises, créoles, africaines, *etc.* Dominique Combe a tenté de contourner le problème en refusant l'idée même de «francophonie [...] collective», à laquelle il préfère une «francophonie individuelle» (1995: 106), plus conforme à une culture humaniste. Beniamino conteste la proposition au motif qu'elle «produit l'exclusion de bon nombre d'écrivains du «corpus francophone»» (1999: 25), en reconnaissant toutefois qu'écrire en français est un choix dont la dimension individuelle, plus ou moins importante, est réelle. Face à ces hésitations, la tentation est grande de chercher à circonscrire le champ par le recours à des notions potentiellement plus discriminantes. La première est celle de *littérature nationale*. Mais, de ce point de vue, Hans-Jürgen Lüsebrink a parfaitement démontré que l'évolution même de l'idée de nation depuis la Révolution française, ainsi que son nouvel emploi qui, notamment dans les anciennes colonies françaises d'Afrique, refuse «la conception d'une nation culturellement et linguistiquement assimilatrice et homogène», induisent une approche historiographique et critique qui englobe les œuvres orales et écrites, en langue vernaculaire ou en langue étrangère (2005: 128-132). La seconde est celle de *communauté linguistique*, la francophonie se caractérisant par le partage d'une même langue. Or, là encore, on bute sur des difficultés parfaitement identifiées par Aude Bretegnier. Selon elle, la notion est rendue très problématique par l'acception anthropologique du terme (communauté vs société) tout comme par la dimension consensuelle qu'elle sous-entend (2005: 39-45). On le voit donc, les critères d'établissement d'un corpus francophone semblent devoir se heurter à des difficultés majeures, comme si la notion, presque transparente au premier abord, s'opacifiait au fur et à mesure que se développent les tentatives de la circonscrire. Si bien d'ailleurs, comme se plaît à le souligner Jean-Marie Borzeix, qu'«il est impossible de donner une définition claire aux mots francophone et francophonie. Plus on souhaite être précis, plus on prend de risques.» (2006: 12). Ainsi sommes-nous invités à prendre acte de la diversité, rétive à toute forme d'enfermement définitionnel, de cet «immense et fragile archipel» (*idem*). Loin d'être le symptôme d'une résignation théo-

rique, ce constat est bien plutôt, selon Borzeix, la traduction réjouissante d'un état d'esprit peu préoccupé de géométrie mais tout entier tourné vers une créativité affranchie, résistante et ouverte au dialogue, parfois sans complaisance, seul rempart contre les identités meurtrières évoquées par Amin Maalouf.

Le second problème rencontré par les études francophones est de nature plus fondamentalement méthodologique. Il réside dans l'hésitation, consubstantielle à ces études, entre approche culturaliste ou civilisationniste et analyse plus littéraire, textuelle voire linguistique. Beniamino, par exemple, conteste la pertinence épistémologique de nombreux types d'approches largement exploités dans l'analyse littéraire. Il s'emploie à limiter l'intérêt des travaux de Genette ou encore de Hamon pour l'étude des textes francophones au motif «qu'ils [sont] issus d'un questionnement de *certain*s textes et de *certain*s genres» (1999: 206). La stylistique, trop prisonnière selon l'auteur d'une approche franco-française et surtout de la théorie de l'écart, ne peut rendre compte efficacement de littératures pour lesquelles se pose «la question du contact de langues» (*ibid.*: 212). La théorie de Benveniste, en tant que «socle théorique de la critique textuelle actuelle» (*idem*) fait enfin l'objet de réserves, tant à cause de sa manière de penser un sujet coupé de toute dimension sociale qu'en raison de sa supposée incapacité à penser les textes francophones en situation, par nature, d'interlangue. D'où la conclusion selon laquelle les études francophones devraient conduire à reconsidérer le corpus littéraire sur lequel sont fondés de nombreux concepts critiques contemporains, dont les fondements épistémologiques seraient, *de facto*, repensés. Seule l'esthétique de la réception de Jauss et Yser se trouve promue au rang de théorie exploitable dans la mesure où il semble nécessaire, pour Beniamino, de «s'interroger, de manière beaucoup plus approfondie, sur la lecture des textes francophones» (*ibid.*: 302), et donc sur «l'effet des œuvres et l'histoire de la réception» (*ibid.*: 309), l'expérience esthétique du lecteur devenant un des principes explicatifs de la notion même de francophonie littéraire.

Ce rapide état des lieux inspire trois réflexions majeures. Force est tout d'abord de constater que si l'on sort des définitions rapides et abruptes, la francophonie littéraire demeure une réalité incertaine aux frontières labiles. En perpétuel remodelage, elle est irradiée par un contenu historico-idéologique tout en tension qui, *nollens vollens*, en menace les fondements. Par ailleurs, la notion de *littérature francophone*

entraîne dans son sillage toute une constellation de concepts (littérature nationale, références socioculturelles, interlangue, colonialisme et post-colonialisme, *etc.*) dont la prégnance est parfois telle qu'ils finissent par se substituer à l'objet d'étude lui-même, réduisant tendanciellement la francophonie à un phénomène plus sociologique, historique ou culturel que proprement littéraire. C'est ce tropisme des études francophones – auquel les réticences peu justifiées à l'encontre de certaines théories descriptives du texte littéraire ne sont pas étrangères – qui se manifeste dans telle affirmation selon laquelle «[l]e lecteur francophone est [...] sans cesse renvoyé à l'étrangeté référentielle du texte francophone, quel que soit le procédé d'écriture utilisé» (Beniamino, 1999: 301). Si la remarque présente indubitablement une certaine validité, on peut s'interroger sur sa pertinence et sur sa capacité à cerner un champ d'étude spécifique: que dire en effet d'un lecteur du 21^e siècle lisant les *Mémoires* de Saint-Simon, ou encore d'un lecteur beauceron découvrant *Le Chevron* de Pierre Bergounioux. On conviendra, certes, que l'étrangeté peut être plus ou moins forte et la distance plus ou moins grande, mais il n'en reste pas moins que cette manière d'amalgamer le référent et le réel⁵ conduit à une impasse. Et enfin, troisième remarque, on ne peut s'empêcher de relever que le discours critique élaboré par les études littéraires francophones souffre d'être souvent très protéiforme, passant de considérations didactiques et/ou pédagogiques à des réflexions épistémologiques, dans un syncrétisme théorique qui apparaît comme le signe d'une difficulté certaine à s'emparer de son objet d'étude.

Propositions théoriques

Face aux approches d'inspiration philologique ou sociologique qui envisagent, de manière légitime et pertinente, le phénomène littéraire au travers des corpus de textes, de la «circulation littéraire» (Joubert, 2006: 108), des appareils institutionnels ou encore des situations de contact entre langues, une voie différente et complémentaire mériterait sans

5 La même réserve peut être formulée à l'encontre des études postcoloniales. C'est d'ailleurs une tenante de ces approches, Françoise Vergès, qui la formule dans l'introduction à ses entretiens avec Césaire: «il est vrai que les travaux propres au champ postcolonial ont trop souvent manqué de rigueur, confondant image et réalité» (Césaire, 2005: 75).

doute d'être explorée. Cette voie nouvelle aurait pour objet (i) de sortir plus nettement des hiérarchies académiques centrifuges qui font des littératures dites francophones des littératures mineures, périphériques, ou encore en émergence, (ii) d'échapper au grand écart qui menace les études littéraires francophones, prises entre le souci de regrouper des textes, au motif qu'ils sont écrits en français, sous la dénomination commode de «littérature francophone», et celui de tenir compte de la diversité d'une production par nature éclatée, et enfin (iii) de proposer des approches textuelles capables d'intégrer les conditions de production dans des dispositifs d'analyse qui puissent convenir aux œuvres narratives quelle que soit leur origine.

Pour tenter de résoudre une partie de la difficulté que représente la définition d'un corpus littéraire francophone, il est tentant, comme l'ont proposé certains critiques, de recourir au pluriel et de parler de «littératures francophones», faisant ainsi droit au caractère hétérogène de cet ensemble. Mais cette option n'est pas sans risque dans la mesure où elle ne fait bien souvent, et comme malgré elle, qu'entériner le rejet en périphérie et donc la minoration de littératures considérées à l'aune d'une littérature française établie en centre de référence. C'est ce que déplore Lise Gauvin dans une interrogation dont le caractère évidemment rhétorique vaut affirmation: «La notion même de francophonie n'a-t-elle pas été l'objet d'une dérive sémantique importante, dans la mesure où, selon l'usage le plus établi, elle semble vouloir exclure les écrivains français eux-mêmes?» (1997: 111). En outre, ce pluriel invite à des typologies, des classements qui, pour pertinents qu'ils soient, figent les textes sous des étiquettes qui en occultent largement la part d'irréductible singularité.

C'est pourquoi nous retiendrons la notion de *littérature de langue française*, à la manière dont Salman Rushdie, refusant l'idée de «littérature du Commonwealth», envisage la littérature anglaise dans son acception large, c'est-à-dire «comme signifiant simplement la littérature de langue anglaise» (1993: 79). Position trop simpliste diront certains, ou utopique, comme le pense Jean-Marie Borzeix, qui note que «[l]a francophonie demeure une utopie», avant d'ajouter: «Le jour où les Français seront devenus des francophones, l'utopie sera sans doute sur le point de se réaliser...» (2006: 115). Sans doute. Mais n'est-ce pas là le seul moyen de sortir de cet effet de marginalisation⁶, de ghettoïsation, de rejet

6 Cet effet de marginalisation des littératures dites francophones est tout à fait comparable à ce que note Salman Rushdie lorsqu'il évoque la conception étroite de la litté-

en périphérie, de minoration, qui frappe toute volonté d'approche critique de la littérature francophone, même la mieux intentionnée, sous réserve bien sûr de se tenir à égale distance de l'indispensable prise en compte de la diversité et d'un discours de portée purement ethnographique? Cette proposition rejoint d'une certaine manière celle d'Alain Mabanckou: «La question que je me pose est la suivante: «*Ce texte est-il écrit en français ou pas?*» Si oui, alors il s'agit d'un texte francophone.» (2006: 15). C'est ainsi que les analyses qui seront développées dans le présent ouvrage se veulent résolument *transversales*, susceptibles d'introduire dans un dialogue des littératures et, au-delà, des cultures⁷. Nous ferons ainsi nôtre la recommandation d'Édouard Glissant: «Notre nécessité aujourd'hui: affirmer, non une communauté *face à l'autre*, mais en *relation à l'autre*» (1969: 199), sans pour autant sous-estimer la part de l'irréductible «opacité» nécessaire à toute forme d'altérité: «Je réclame pour tous le droit à l'opacité, qui n'est pas le renfermement» (1997: 29).

Ce refus de toutes considérations territoriales ou nationales *a priori* ne signifie pas pour autant que soient méconnues les conditions spécifiques de production. Toutefois, au lieu de servir à des fins de classification voire de hiérarchisation, elles seront convoquées comme des données intégrées à une démarche interprétative, avec pour objet d'éclairer tel ou tel aspect du texte. Les facteurs culturels corrélés à ces appartenances, dont on connaît le rôle dans la genèse des œuvres, tiendront une place importante dans cette préoccupation de contextualisation explicative et herméneutique. Mais ils seront examinés aussi et surtout en tant qu'ils sont *produits par le texte littéraire*, dont le statut épistémique en fait «un moyen à part entière de produire un «savoir» qui lui est consubstantiel» (Ouellet, 2000: 21). S'impose de la sorte la nécessité de s'interroger sur la manière dont la discursivité des textes configure des visages culturels dans la phénoménalité des expériences données à lire, sans tomber dans un immanentisme étroit. Le texte et ses ressources propres sont remis ainsi sur le devant de la scène et la défiance à

rature anglaise rejetant à sa périphérie les «littératures du Commonwealth» pour devenir «quelque chose de ségrégationniste sur les plans topographique, nationaliste et peut-être même raciste.» (1993: 79).

7 Nous souscrivons par là à certaines des préoccupations de la critique postcoloniale: «Le postcolonialisme plaide pour l'ouverture et pour un angle plus large, permettant [...] de construire des ponts entre littératures géographiquement et culturellement éloignées.» (Gyssels, 2005: 160).

l'encontre des études dites «textuelles» contrecarrée, sans pour autant contester l'intérêt d'approches plus sociologiques, plus historiques, l'heure des fécondes hybridations étant peut-être venue. Il semble finalement urgent d'aborder les textes de langue française produits hors de France en se prémunissant aussi bien contre un nivellement qui ignorerait la diversité de l'objet que contre un discours critique dont la trop grande spécificité contribue d'une certaine manière à les enfermer dans un ghetto théorique.

Il reste qu'un corpus ainsi défini et circonscrit suppose, pour d'évidentes raisons de faisabilité dans la conduite de la recherche, que soient effectués des choix. Les textes choisis l'ont été en cohérence avec des travaux antérieurs⁸ et selon des goûts personnels assumés. Seront ainsi privilégiées les études portant sur la littérature romanesque québécoise contemporaine et, dans ce cadre-là, un intérêt tout particulier sera accordé aux écritures migrantes, qui invitent à renouveler le regard porté sur la littérature de langue française et sur ses préoccupations paratopiques. Seront également convoquées la littérature féminine algérienne d'expression française ainsi que la littérature dite «beure», dont les textes retenus présentent de nombreuses et parfois troublantes convergences avec quelques problématiques propres à la littérature québécoise, que ce soit, par exemple, l'identité de la femme dans une société patriarcale, l'exil ou encore l'aliénation et ses manifestations somatiques. Enfin, et comme nous y invite le choix théorique initial de s'attacher à des études transversales et de n'introduire *a priori* aucune solution de continuité liée à l'appartenance territoriale (*vs* appartenance linguistique), des œuvres relevant de la littérature française *stricto sensu* seront abordées. Bien évidemment, le seul souci de la transversalité des approches, pour fécond qu'il soit, ne suffit pas à justifier le choix de telle ou telle œuvre française aux côtés d'une œuvre québécoise ou algérienne par exemple. Encore faut-il que ce dialogue puisse s'établir sur les bases de questionnements communs, dont les contours ont été précédemment esquissés. Les problématiques identitaire et paratopique, en corrélation avec le substrat sensible et somatique tel qu'il affleure dans la discursivité narrative,

8 Les études présentées dans cet ouvrage poursuivent en effet des réflexions engagées notamment dans Daniel Marcheix, *Le Mal d'origine, Temps et identité dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*, Québec, L'instant même, 2005, et dans Daniel Marcheix et Nathalie Watteyne (dir.), *L'Écriture du corps dans la littérature québécoise depuis 1980*, Limoges, P.U.L.I.M., 2007.

constitueront les fils conducteurs de ces études autour d'expériences communes. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, le sentiment de relégation périphérique par rapport à une «centralité», souvent urbaine, que l'on rencontre dans les textes d'Anne Hébert, mais aussi de Maïssa Bey, trouve un écho singulier dans les œuvres de Pierre Bergounioux, mais aussi dans celles de Richard Millet. Par leur ancrage provincial, ces deux derniers auteurs sont les produits des *marches*, des *marges*, d'une périphérie en relation dialectique avec un centre. De là une aliénation vécue et ressentie, liée aussi bien à la langue qu'au territoire, et qui apparaît comme un puissant moteur de création. C'est d'ailleurs sans doute ce qui explique l'admiration commune de ces écrivains – admiration qu'ils partagent de manière significative avec Édouard Glissant –, pour Faulkner, lequel a su démentir l'idée selon laquelle «il semble exclu, a priori, qu'il sorte jamais rien de sérieux d'un encrier, à Oxford (Mississippi).» (Bergounioux, 2002b: 76).

Identités narratives et présence

Aborder la problématique identitaire dans le champ d'étude que l'on vient de définir soulève un grand nombre de questions. La première pourrait être formulée ainsi: de quoi parle-t-on lorsque l'on évoque l'*identité* d'un personnage de récit? Le concept d'identité est, on le sait, difficile à cerner, et le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, par exemple, ne le définit qu'en corrélation avec le concept d'altérité, tout aussi indéfinissable pris isolément: «Le concept d'identité, non définissable, s'oppose à celui d'altérité [...] qui, lui aussi, ne peut être défini» (Greimas et Courtès, 1979: 178). Tous ceux qui se sont penchés sur la notion, dans d'autres champs de connaissance que les sciences du langage, de Pierre Tap (1986: 11) à Malek Chebel (1985: 17) en passant par Albert Memmi (1997: 94), n'ont pas manqué de souligner les difficultés de l'entreprise, liées pour l'essentiel à la labilité et à la très grande extension du concept. Au point d'ailleurs que l'on éprouve régulièrement le besoin d'adjoindre au mot «identité» des adjectifs tels que «sociale», «personnelle», «socioculturelle», «narrative», *etc.*, censés en réduire le